



**Michel Quint**  
Avec des mains  
cruelles

EDITIONS JOELLE LOSFELD  
Littérature française

Extrait de la publication

Du même auteur chez le même éditeur :

*Une ombre, sans doute*, 2008.  
*L'espoir d'aimer en chemin*, 2006.  
*Et mon mal est délicieux*, 2004.  
*Effroyables jardins*, 2000, 2003.  
*Aimer à peine*, 2001.  
*Lundi perdu*, 1997. Collection Arcanes, 2004.  
*Cake-Walk*, 1993. Collection Arcanes, 2001.  
*Sanctus*, 1990.

Quelques titres chez d'autres éditeurs :

*Les joyeuses*, Stock, 2009.  
*Sur les trois heures après dîner*, Gallimard Jeunesse, Scripto, 2009.  
*Sur les pas de Jacques Brel*, Presses de la Renaissance, 2008.  
*North End Blues* (Bilingue anglais, traduction de Catherine Cullen) in « Les couleurs du Nord-Pas-de-Calais » avec des photos de Sam Bellet, Éditions du Quesne, 2008.  
*Max*, Éditions Perrin, 2008.  
*Corps de ballet*, Estuaire, 2006.  
*Lille Folies*, sur des aquarelles de Jean Pattou, Éditions Pays du Nord, 2003.  
*La dédicace*, Le Verger, 2002.  
*À l'encre rouge*, Rivages noir, 2002.  
*L'éternité sans faute*, Rivages noir, 2000.  
*La belle ombre*, Rivages noir, 1995.  
*Le bélier noir*, Rivages noir, 1992.  
*Billards à l'étage*, Rivages noir, 1991, 2001.  
*Les grands ducs*, Calmann-Lévy, 1991, 2001.  
*Cadavres au petit matin*, Éditions Syros, 1989.

Avec des mains cruelles

COLLECTION DIRIGÉE PAR JOËLLE LOSFELD

© Éditions Gallimard, 2010.  
ISBN : 978-2-07-078785-2

**Michel Quint**

Avec des mains cruelles

Roman

**ÉDITIONS JOËLLE LOSFELD**

*Pour Aliette et Gilles,  
en cadeau tardif de mariage*

Rien n'est advenu ce matin de juin. Rien qui bouleverse le cours du monde, trouble le flot du temps. Nul n'aurait soutenu le contraire sur l'instant. Pourtant, peu avant déjeuner, il se fit un grand massacre dans un lycée, en plein centre de Lille. Hors ceux qui y furent mêlés directement et ceux qui y perdirent le jour, et en gardèrent forcément une mémoire très fugitive, le reste de la ville reçut un écho différé et d'autant plus terrible, en même temps que le pays entier, de la tragédie désormais inévitable.

Pour ma part, la nouvelle m'est parvenue à l'heure des apéritifs dans la rumeur des voitures montant jusqu'à l'unique fenêtre de mon établissement, parmi les débris de conversations abandonnées au fil de mon zinc par des clients émus. Précisons : je tiens un bar. Un rêve de bar. Rien que des eaux minérales, du café et des bières, des bières de toutes sortes. La bâtisse, place de la Déesse, est si étroite qu'elle se confond avec les restaurants qui l'épaulent, leurs murs mitoyens. Modestement, cet endroit est le nombril du monde, ni plus ni moins. Ceux qui fréquentent la salle en boyau, sans guéridons, au premier, où d'Artagnan a peut-être dormi avant de s'aller faire tuer à Maastricht, ne viennent pas s'asseoir par hasard sur la

douzaine de tabourets chromés devant le comptoir du même roux sombre que les lambris. Pour y arriver il faut bien qu'ils aient commerce avec l'univers des songes. Boire chez moi tient d'abord de l'imagination. Même le nom, Dominus, peu se souviennent qu'il est celui d'une bière dont la réclame est restée accrochée sous la gouttière, une plaque ronde, émaillée, avec une couronne d'argent à trois pointes sur fond cramoisi entourée de l'inscription Dominus Bier. Une marque qui n'existe plus depuis la fermeture de la brasserie de mes parents au lendemain de la Seconde Guerre, voire un peu plus tard, vers Courtrai, ou Tournai, c'est selon. Il n'empêche, sans vraiment savoir pourquoi, personne ne m'appelle autrement que Dom, abréviation de Dominus et non de Dominique. Je n'ai rien d'un dimanche, d'un maître non plus, d'ailleurs. Gringalet moyen entre deux âges, vers cinquante, le cheveu assez brun, les traits d'un dont les ancêtres ont pas mal roulé leur bosse, au fond un homme sans qualités, physiquement au moins. De mon véritable nom Athanase Descamps. Ma mère qui avait fait ses humanités espérait me prémunir du trépas avec ce prénom : « celui qui ne meurt pas ». Comment lui en vouloir d'avoir ignoré que nul ne craint plus la mort que l'immortel parce qu'il doute de son privilège ? La mort des autres, scandaleuse, inique, qu'aucune morale, aucune religion, aucun combat ne peut justifier, nous ronge aussi la vie, à moi comme à elle, et, disons-le, à tous. Ainsi, ce jour de juin, quand le récit furieux, désordonné, de la tuerie au lycée a fait vaciller la mousse des chopes sur mon zinc, bien sûr c'était le souffle dernier des pauvres victimes qui s'exténuaient, vibrait encore à peine dans les mots, et il m'a volé toute la lumière de l'été. Je le sais maintenant.



Jamais Rop Claassens n'aurait imaginé telle réception. Certes pas de tapis rouge dans le vestibule du lycée haussmannien, mais l'incendie du matin par la grand-porte de la cour aux marronniers en fleur, un jeune concierge à sourire tendre et cravate jaune, debout sur le pas de sa loge, et une haie d'élèves, une douzaine, garçons et filles, en frais de tenue, le cheveu au mieux, l'œil solennel, qui se mettent à l'applaudir dès qu'il a posé le pied sur le paillason. Leurs bravos font un bruit de cathédrale sous le haut plafond à moulures. Et lui qui s'est nippé distrait, sa maigre gueule de grand flahute en éclats de silex pas rasée, la bourrasque blanche de sa tignasse pas coiffée, poussiéreux de la godasse, la sacoche avec son premier Leica cabossé, le Canon numérique, les objectifs, son barda de photographe au long cours bien lourd à son épaule basse ! Il se fait l'effet d'un vieux potache déplacé, celui qui, ici même, aux résultats tardifs du bac dérisoire de 68, montrait son cul au proviseur, t'as vu, je l'ai eu, et je t'emmerde ! Aujourd'hui, plus de quarante ans après, ça le saisit d'un coup, ils sont beaux ces gamins, pas vingt ans, des espérances plein les mirettes, est-ce qu'on était pareil, est-ce qu'on a tenu nos promesses de rebelles, et il n'est pas sûr d'être digne de leur claire admiration. Déjà

qu'il est taiseux d'habitude, là, il fait sa tête de vieux chien, assez retourné du sentiment et bien étonné de son émotion, lève les bras, qu'on arrête de le célébrer, il ne le mérite pas. Ils obéissent, cessent de battre des mains, et une petite dame à la jolie cinquantaine sort de derrière, la prof, un bouquet ambulant dans son tailleur en lin imprimé de géraniums géants. Presque il la cueillerait, timide et révérencieuse, fragile au point que rien que de parler, sa chevelure en Jeanne d'Arc brune vibre et son visage se plisse en pétales écarlates :

— Monsieur Claassens, les élèves de terminale littéraire et moi-même sommes fiers de vous accueillir dans ce lycée qui fut le vôtre pour cet hommage au témoin de l'Histoire que vous êtes devenu.

D'une traite. Les jeunes frémissent, rient poliment, bien convenu le laïus de la prof mais c'est fait, le protocole prévu, on s'en est acquittés ! Déjà ils refluent vers l'escalier, madame, on y va ? Madame a un geste de la main, comme à l'accueil d'un restaurant, ou à des condoléances, Rop pense ça, à une apparitrice de pompes funèbres, et s'en veut :

— Si vous voulez bien nous suivre... Mais vous connaissez le chemin : l'exposition de vos clichés et nos travaux ont été installés dans la salle où vous suiviez autrefois les cours de philosophie. La 322...

Elle montre une flèche de carton pointée sur l'escalier, « Expo Rop Claassens », a une petite moue coquette :

— ... j'ai vérifié aux archives de l'établissement l'attribution des locaux l'année où vous avez obtenu le baccalauréat !

Bon, d'accord, Rop fait oui de la tête. Et ils grimpent, ça se bouscule autour de lui pour partager les marches qu'il gravit à la suite de madame, au milieu des petits parfums des demoiselles, les roulements d'épaules des mecs. Impatients et trouillards de ce qu'il va dire de leur travail, faut se frotter

à lui, qu'il soit bienveillant, nous casse pas d'une remarque. S'il tourne le regard, les demoiselles clignent de la paupière, minaudent de la poitrine et les garçons font les blasés, qu'au fond on s'en fout, ça compte pas pour le bac l'expo, mais essuient leurs mains à leur T-shirt. Et Rop, vieille bête, ne dit rien, elles ont sorti leurs souliers à talons, se sont maquillées, ils ont choisi le maillot avec une inscription qui leur tient à cœur, *I love personne, Pas mort Elvis*. Pour lui. Il le sent et ça l'émeut autant que de revenir aux lieux anciens. D'avant les apocalypses.

Et ainsi ils montent dans le lycée déserté entre l'écrit et l'oral du bac, vers le soleil, au troisième, par la cage d'escalier où résonne le grincement des degrés usés par un bon siècle de souliers traînés. Quand ils sortent sur la dernière galerie ouverte, à barreaudage de fer rigoureux, avec le toit du lycée en casquette, qui dessert les classes comme à chaque étage, tout autour de la cour en puits, Rop voit la cime des arbres, en canopée verte, juste là, qu'on pourrait marcher dessus, qui masque le bitume en bas. Quelques mètres dans la chaleur et la petite troupe stoppe : 322, les chiffres au pochoir sur les briques à hauteur d'épaule n'ont pas changé.

Avant de pousser la porte de la salle, madame se tourne, presque à toucher Rop, lui embrasser la poitrine, lance un regard nettement pédagogique à ses ouailles, qu'ils restent à distance, et souffle :

— Je ne leur ai pas dit que nous nous connaissions d'aussi près... Qu'ils aient l'impression que vous êtes venu seulement à cause de leur lettre d'invitation...

Et elle ouvre sur une salle obscure, allume sans entrer et s'efface, triomphale, que Rop pénètre le premier. Il fait deux pas, ces satanés cours de philo, il avait beau bûcher, tâcher de faire ami-ami avec Descartes et Kant, leurs relations tournaient

court, et Bubu, le prof, l'humiliait d'une note qu'il annonçait depuis son bureau avec les doigts, refermés un à un, d'une seule main. Les rigolades des copains, il les entend encore, sitôt le seuil passé. L'odeur poivrée même, de craie et de plancher sec, lui revient. Et sa candeur d'alors. Pourtant, aujourd'hui, dans la pénombre de la classe vidée de son mobilier, aux ouvertures obturées de draps noirs comme un appareil de deuil, ça pue la terre grasse et l'humidité, le fumet d'un champ après un orage de printemps. Encore un pas et il comprend : tout l'espace de l'estrade est occupé par un large charnier reconstitué dans un bac étanche. Des bras décharnés, écorchés, hâlés ou livides, noirs, mutilés, poussent dans cette terre comme des plantes cruelles, des crânes affleurent, les orbites remplies d'eau croupie, des flancs aux côtes saillantes, des mains aux ongles brisés grattent la surface sous une lumière crépusculaire. Au-delà, il devine l'amorce du parcours de visite, toute une série de ses clichés est accrochée dans un labyrinthe de cimaises mobiles. Rop a un haut-le-corps, près de faire demi-tour. Déjà la mauvaise conscience portée en écharpe le fait dégueuler, alors les alibis de la bonne... ! Est-ce qu'ils sont contaminés, ces jeunes, insidieusement ? Est-ce que ce foutu devoir de mémoire, ce travail, ne prépare pas un terrain fertile aux conflits ? *Remember*, souviens-toi, foutaises, on se mithridatise à l'horreur, on se polit l'âme au sanglant, tiens, comme aujourd'hui les unes des magazines aux devantures des kiosques, l'œil glisse sur des poitrines nues, des cuisses ouvertes, personne ne s'offusque ni même n'en conçoit de désir. Du décor tout ça, du décor ! Qui devient l'unique réalité au Moyen-Orient, en Afrique, en Colombie...

Tandis que les élèves se faufilent, s'alignent presque, en petits soldats, côté cour, avec des chuchotis, madame est venue à hauteur de Rop :

— Voilà, ils ont travaillé sur votre métier de correspondant de guerre, sur ce que nous disent vos photos des théâtres d'opérations où vous êtes allé... Sur la notion d'information...

Rop ne peut pas s'empêcher de briser net, tout grommeleux, en détournant le regard vers le portemanteau, où Bubujetait son pardessus, son imper, bougres de jeunes cons, je ne suis pas venu philosopher sur mon boulot de frimeur et vous délivrer un diplôme de bac option humanitaire :

— J'ai arrêté depuis vingt ans. Et vous me rejouez Timișoara, le charnier roumain bidon, la honte du journalisme ? Tout ça pour exécuter sommairement les Ceaucescu avec l'assentiment universel ? Mais c'est le monde entier transformé en jeux du cirque où les populations civilisées tournent le pouce vers le bas ! C'était en décembre 89 : on connaît la combine désormais ! Et cette magnifique demoiselle qui pleure en direct sur tous les écrans qu'on massacre les bébés dans l'hôpital du Koweït où elle travaille, elle déclenche une guerre du Golfe parce que ces cons du Congrès la croient ! Or elle est fille d'un ambassadeur aux États-Unis et rentre chez elle en limousine après sa prestation d'actrice ! Les mensonges de la presse tuent, madame, aussi sûrement que des armes ! Même s'ils tuent des salauds, c'est indigne ! Alors n'éduquez pas ces gamins à bidouiller la vérité.

La première fois qu'il ouvre la bouche. Pour mettre par terre l'engagement naissant de ces mômes, douter de leur lucidité face à la part sombre de l'humanité, et à l'instant il s'en veut d'être cynique, de les regarder en petits-bourgeois débutants qui se donnent bonne conscience au chaud, avec des simulacres sans danger, sauf qu'il ne faut pas leur laisser d'illusions :

— Justement parce que...

Et puis à quoi bon expliquer... ? Fallait pas venir, voilà tout ! Il a un geste maladroit, résigné, allons-y pour la visite. Et devant sa grande figure triste de Quichotte qui ne sait pas où garer ses abattis, le groupe flotte, surtout les garçons, on piétine de déception chez les filles, on tombe de haut, ils ont perçu son recul, pas loin de foutre le camp eux aussi, le mépris du monsieur les douche, Timișoara comment il veut qu'on sache, le Golfe, la guerre de Cent Ans bientôt il faudrait qu'on l'ait faite, et puis le poil se hérissé, tiens si on bousillait tout, lui déchirer ses clichés en face, au moins on rigolerait cinq minutes... Au fond non, allez, c'est bon, les râteaux pleine poire on a l'habitude, on vaut pas tripette.

Et puis une gamine, comment Rop ne l'a-t-il pas distinguée tout de suite, une à fleur de peau, un Rubens blond aux cheveux fous, son visage pointu maquillé fatal, en robe noire à trois sous, trop petite pour toute cette belle chair, une gamine va se planter devant l'ossuaire, dressée sur ses talons éraflés. Elle a pleuré, son rimmel griffe ses joues. Dieu qu'elle est splendide et vulgaire ! Et dure comme une qui en a vu, en colère, à défier Rop, ses yeux turquoise bien en face de ce putain de vieux prétentieux.

Du temps de Rop, d'abord c'était pas mixte le lycée, et réglémenté fallait voir, déjà pour les garçons fallait veste, chemise et cravate, pull toléré en hiver, sinon, la porte en attendant une tenue décente, mais chez les jeunes filles la règle était monacale, blouse, blouse, blouse, jamais on n'aurait laissé entrer une telle sensualité, on lui aurait collé un écriteau avec écrit : putain, et renvoyée au trottoir définitif ! Un tel regard par-dessus le marché, non mais !

Madame renifle le *casus belli*, propose sur-le-champ un traité de paix :

— Et si Louise nous servait de guide ?

— Non. M. Claassens va nous conduire, nous raconter ce qu'il a été incapable de photographier, il va nous dire pourquoi ces clichés sont ratés. N'est-ce pas ? On a dessiné le jardin de votre vie, un chemin qui la raconte, on en a bavé des ronds de chapeau, cette terre on l'a montée ici après nos cours, dans des sacs plus lourds que nous, vous croyez que c'était pour vous élever un monument, se sentir bien, se la jouer Kouchner ? On a une seule question : Monsieur, c'est comment la mort des autres ?

Silence immobile, à peine le froissement des respirations serrées, bouche ouverte. Rop plisse les yeux. Celle-là, cette fille mauvais genre, d'où lui vient le culot, et l'incroyable discernement, de mettre ainsi le doigt sur le stigmaté, de rouvrir la plaie fermée depuis tant ? Elle a une voix de diseuse, grave, mûre, une voix bleu foncé. Alors, qu'est-ce qu'on décide ?

Machinalement, Rop a sorti son Canon, laisse sa sacoche juste derrière la porte, parmi les sacs à dos, les besaces Longchamp, tout le fourniment des élèves. Pourquoi il tend la main, il ne sait pas, Louise met la sienne dedans et elle lève vers lui son regard maquillé au chagrin, confiante. Il la ramène au lopin de cimetière barbare. Les autres viennent, en ordre dispersé, ne savent pas s'ils ont le droit. Et il laisse couler les émotions anciennes, se met nu devant les gamins écarquillés, rien qu'à cause de Louise, qu'elle a pleuré, et qu'il ne peut pas supporter :

— Transformer l'horreur en spectacle, débusquer la beauté dans l'insupportable, justement pour qu'il devienne supportable, voilà ce que je faisais. Je provoquais, loin, dans les pages glacées des magazines, des indignations convenables. En Afrique, en Amérique du Sud, mes premiers charniers j'en dégueulais au point de merder mes cadrages, de mitrailler sans viser. Les rédacs chefs des hebdomadaires rigolaient quand ils les

recevaient... Travail d'amateur... J'ai tout bazardé, tirages et négatifs. Pourtant, peut-être c'étaient mes meilleurs clichés... Parce qu'à l'époque, j'étais encore un homme... Je voyais avec mes yeux. Et peu à peu, c'est l'objectif qui a vu... Je me suis oublié. J'ai perdu ma part d'humanité.

Et Rop entraîne Louise dans le parcours de sa vie. La mauvaise troupe se met en route sur leurs pas, on se presse pour entendre la voix basse, sourde comme si les mots venaient malgré Rop. Évidemment ils ont repiqué les documents sur le Net, photocopié de vieilles publications, pillé des albums d'associations de journalistes, des compilations regroupant les photos de tel ou tel conflit, c'est à chier, mal éclairé de loupiotes à pinces, pourtant aucune galerie ne saisirait autant le cœur, ne dirait cet élan sans préjugés ni admiration factice. Rop arpente lentement, s'arrête devant chaque accrochage, c'était le printemps, l'hiver, on entendait le bruit des armes, j'avais faim, soif, le secteur n'était pas sécurisé, on ne voulait pas me laisser photographier, cette femme hurlant la mort de son fils, c'est bidon, je lui ai demandé de crier parce qu'elle était belle, après elle m'a demandé des sous, proposé... oui, bref, je me souviens de ses lèvres... Regarder le monde en débâcle d'ici, de nos Occidents européen ou américain, c'est considérer un champ de bataille comme une revue militaire depuis un balcon. Nous sommes tous ces courtisanes, ces dames aristocrates Ancien Régime, émoustillées, transportées par les rois sur le théâtre des opérations, qui faisaient salon sur une colline écartée, contemplaient de loin la piétaille en bel uniforme se faire mutiler, éventrer à boulets rouges, jusqu'à en avoir des orgasmes d'horreur. Oh oui, Dieu, la guerre est toujours jolie ! Là on nous canarde, ce cadavre je le shoote à la sauvette, plus loin un gamin en uniforme avait les pieds dans un torrent, du soleil plein les cheveux, j'ai vu le dormeur du val en vrai et pas pu prendre la photo...



Rop dit ses manques, les taches invisibles à sa fierté, ses frustrations, les terribles coups de hasard restés gravés au fer bien profond, quand il saisit le dernier regard d'un petit Biafra mort de faim la seconde d'après, les fois où il shoote trop tôt, trop tard, pris entre deux tirs, surtout se mettre à couvert, pas pisser dans son froc :

— ... Un cliché représente surtout celui qui appuie sur le déclencheur... Le témoignage n'est pas dans ce qui figure à l'intérieur du cadre mais dans l'émotion du photographe. Je n'aurais dû publier que des instantanés flous de chialer devant des corps suppliciés ou douloureux... Et j'ai photographié froidement ce qu'on attendait d'horrible domestiqué, réduit par ma technique, du pathétique mondain, pas la véritable barbarie. J'aurais dû me shooter moi-même, en larmes, au bord de foutre le camp de trouille, moche et lâche, avec la gueule distraite des assassins ordinaires, les yeux ailleurs, là oui, je disais juste ! Montrer une victime c'est facile, montrer ce qui reste d'homme, d'enfant, même dans un bourreau, ou un témoin silencieux, impuissant, s'il y demeure trace d'humanité, j'ai pas réussi... Regardez-moi ces femmes, ces hommes, s'ils sont beaux de souffrance ! À un point inconvenant ! Comprenez : j'en étais à appeler la guerre de mes vœux, à surveiller le moindre incident de frontière et prier qu'il dégénère, rester chez moi ici, en France, je ne pouvais pas, fallait le sang, j'étais sur place avant tout le monde, je repérais des sites grandioses ou sordides avec l'espoir qu'ils soient le théâtre d'un événement, putain, un attentat avec ce souk, ou bien cette ligne de montagnes, cette mosquée, en arrière-plan, j'aurais presque posé la bombe moi-même pour ne pas rater la photo ! Le bon droit, la machine politique, la cruauté appliquée à des populations sans défense, je laissais à d'autres, je m'en lavais les mains...

Au bout du parcours, le dernier document montre le baiser d'un jeune couple, juché sur le mur de Berlin, au milieu d'une chenille humaine à califourchon sur le faîte, dans la vapeur des haleines de furieux qui attaquent les moellons à la pioche, juste sous eux. Derrière, les uniformes ont les yeux vides. C'est la nuit et les projecteurs de surveillance les éclairent de face comme pour un numéro de music-hall. Et puis une photo prise sur la crête du mur, dans l'axe, avec, presque hors champ à droite, une fille mince, en débardeur orange, le cheveu court bouffé de lumière à contre-jour, qui souffle un baiser sur sa paume ouverte, en direction de l'objectif. Rop effleure son visage du doigt, comme s'il lui caressait les lèvres, et sa voix est plus basse encore, si possible :

— En 89, le mur de Berlin est tombé, démoli à la main, j'ai cru à un signe de réconciliation universelle, que les guerres allaient finir. On n'était plus obligé de choisir le camp américain ou le soviétique, on désarmait, la guerre froide avait gelé, on vivrait une paix universelle, celle rêvée par les anarchistes, les Proudhon, les Reclus... Je n'avais pas compris que seule la guerre était désormais possible. Pauvre con...

Maintenant ils sont assis par terre, Rop adossé au charnier, les petits en fatras alentour, enlacés, le bras à une épaule, penchés contre une poitrine, affalés sur place, leurs élégances au diable, mais tous le front levé, et leurs larmes ils s'en foutent, s'essuient le nez d'un coup de manche, les yeux de leurs paumes ouvertes, et les filles ont le malheur griffonné au mascara en travers des joues, comme Louise. Un bouclé bien noir de poil, un éphèbe Renaissance, est venu se mettre en tailleur contre elle, poser une main à sa cuisse. Madame est restée debout près de la porte, aussi droite que les fleurs de son tailleur, lèvres entrouvertes, respiration suspendue. Claassens

s'arrête devant une série de regards vides, en gros plan, mangés de mouches :

— À Sabra et Chatila, en 82, les phalangistes des milices chrétiennes ont massacré des réfugiés palestiniens, entre neuf cents victimes et trois mille, ça en fait des cadavres aux yeux ouverts. Les forces de l'ONU venaient de quitter Beyrouth après l'assassinat de Gemayel, le chef des phalanges, Israël et Sharon ont regardé ailleurs... Mes premiers morts en Afrique étaient des enfants, exécutés par une autre milice, peu importe laquelle, des fanatisés drogués à peine plus vieux que les élèves, sur le terrain où ils jouaient, derrière leur case-école, dans un village de brousse. Une fosse avait été creusée mais pas assez profonde, des pluies de déluge équatorial avaient tout raviné et les petits cadavres étaient remontés, comme s'ils voulaient revenir. En supplément de barbarie, la balançoire, leur seul luxe, une connerie offerte par un donateur européen, mais qui était leur fierté, cette balançoire avait été enterrée avec eux et dépassait de la terre remuée. Il ne manque qu'elle à votre installation. Les restes humains, tels que vous les avez recréés, demi-enfouis, ici, dans la classe où j'étais élève, c'est le destin des hommes résumé...

«Voilà, aujourd'hui je peux photographier l'inhumain, sans tricher... La mort violente des autres, celle des campagnes ravagées, des villes bombardées, des camps de réfugiés oubliés, elle s'inscrit en nous, elle nous boursoufle ou nous dessèche, nous pourrit, jusqu'à ne plus laisser d'apparent qu'une sorte de négatif, un macchabée de carnaval qui traverse la lumière avec toutes les apparences du vivant... Vous avez vu des tableaux de Francis Bacon ? Nos visages ne sont que des masques de la mort ! Elle est dessous, même sous les sourires les plus séduisants...

Et il lève la main qui tient le Canon, déclenche, au jugé,

zzz, zzz, zzz, saisit les visages des petits, mâchucrés de douleur.

En bas, au profond de l'entrée principale une porte a claqué, sèchement, dont l'écho d'explosion roule aux galeries de la cour. Et un cri, long, noir, de femme. Tout de suite madame sort, on la voit se pencher par-dessus la balustrade, tâcher de percer le toit des marronniers, puis elle crie, Monsieur Daoudi, Monsieur Daoudi, et, dans les intervalles de ses appels, nettement, on entend approcher, amplifié par la cage d'escalier, un tam-tam féroce de marches avalées quatre à quatre. Madame se redresse, tourne la tête vers sa droite, parle à quelqu'un surgi sur la galerie, invisible de la classe :

— Mais... Qu'est-ce que... ? L'expo n'est ouverte qu'à compter de cet après-midi jusqu'aux oraux...

— Jusqu'à Zorro ? Eh ben Zorro est arrivé et il la ferme ton expo, tout de suite !

La détonation fait s'envoler les moineaux, les pigeons perchés aux gouttières, dans la classe tous se pétrifient, et l'objectif de Rop capte l'instant immobile où la mort rouge couvre le visage de madame. Puis, immédiatement, en même temps que les lycéens hurlent, la silhouette à contre-jour d'un zoulou en jean, rangers astiquées impeccable, et veste de treillis. Pas géant, pas un combattant hollywoodien, juste un gamin maigriot ingrat de figure, ciré de sueur, coiffé à la Tintin, ras à minuscule toupet, mais l'œil orange, qui braque un fusil à pompe :

— Toi, le vieux, tu bouges pas une patte ! Moi aussi j'ai un canon ! Qui tire plus vite que le tien !

Et il a un tousotement de rire :

— C'est pas un Kodak au moins ? Parce que là, ma blague marcherait plus... !

Rop a baissé son appareil, au ralenti, la marque Canon bien

comblés, les évadés, les criminels recherchés, les fiancés, les mariés et les morts annoncées, et les silhouettes bistre des cartes postales anciennes, tous, comme des mots magnifiques et terribles, ils traversent la chambre noire du bar, les ombres vives qui le peuplent, touchent au nombril, à l'origine rêvée du monde réel, y entrent et viennent boire au carré de soleil rouge jeté sur le parquet comme un seau de sang. Eux aussi vivent encore. Commémorations, anniversaires, armistices, libérations, victoires qu'on croit définitives, on arpente un présent miné de passé, où d'anciens malheurs encore actifs, maintenus en vie par la peur des hommes, éclatent sous chacun de nos pas. Nous mourons de balles tirées depuis des siècles, de coups d'épée, de boulets, de carreaux d'arbalète, de flèches venues du fin fond de l'Histoire, comme ces enfants qui ramassent joyeusement des grenades, du passé apparemment inoffensif, dans les dunes et les plaines des deux guerres mondiales, et n'ont même pas le temps de cesser de rire quand elles leur explosent au visage. Une ancienne gamine une qui dansait autrefois au fil d'un mur entre deux soleils, vient d'en faire péter tout un grand champ au creux de ses mains, de quoi nous permettre de vivre en paix, au moins le temps d'un battement de cœur.

Et rien n'est fini



# Avec des mains cruelles Michel Quint

Cette édition électronique du livre *Avec des mains cruelles*  
de Michel Quint  
a été réalisée le 27/08/2010 par les Éditions Joëlle Losfeld.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer par  
l'imprimerie Floch  
(ISBN : 9782070787852)  
Code Sodis : N44464 - ISBN : 9782072412431  
Numéro d'édition : 175920